

Sommaire:—FEUILLETON, André Lambert, (suite et fin.)—CRITIQUE, Les Anglais dans l'Inde, II.—Economie politique, article lu à la Société des Amis.—Nouvelles d'Europe.—Histoire de la Semaine.—Variétés.

FEUILLETON.

André Lambert.

(Suite et fin.)

Ce n'est pas sans un violent serrement de cœur que l'on quitte, même pour peu de temps, les lieux où se sont écoulées les années de l'enfance. Le regard ne se détache pas sans peine de ces horizons qu'il est habitué à parcourir, dont il connaît tous les détails; cette ligne qui les ferme au loin, bien des fois la pensée vagabonde l'a franchie sur l'aile de l'imagination; la réalité pourra-t-elle lui présenter toutes les merveilles qu'elle a rêvés par-delà? Ce coin de terre, qui bientôt aura disparu dans l'espace, que jamais peut-être nous ne devons revoir, longtemps, il a suffi à notre bonheur; il nous est cher par les joies qu'il nous rappelle, cher aussi par les peines dont peut-être il garde le secret; les fleurs s'y épanouissaient plus parfumées et plus belles, le soleil y brillait plus doux, la terre y était plus féconde, l'orage même y avait des beautés qu'ailleurs nous ne lui retrouvons pas. Et c'est à tout cela qu'il faut dire adieu.

Sous l'empire de ces impressions, Antoinette, pendant les premières heures du voyage, fut triste et silencieuse. Mais lorsque la route cessa de traverser le pays familier à la jeune fille, le spectacle des contrées inconnues qu'elle franchissait fit diversion à l'amertume de ses pensées. Antoinette, d'ailleurs, n'avait ni le désir ni la crainte de quitter pour toujours Montpezat; elle comptait bien, au contraire, y revenir plus tôt même que sa mère ne l'avait annoncé, et chez elle l'espérance, la certitude du retour compensait la tristesse du départ. Puis, il faut le dire, Antoinette n'éprouvait pas d'amour pour André; la pensée même de l'amour était bien loin de cette âme qui gardait encore toute la pureté, toute la candeur de l'enfance. Tous ses serviteurs l'avaient vue partir avec douleur et si, chez André, cette douleur avait eu un caractère plus profond, Antoinette ne l'avait attribué qu'à l'espèce de familiarité dans laquelle il vivait au château. Le second jour du voyage toute la tristesse d'Antoinette avait disparu et elle ne songeait plus qu'à jouir des beautés du panorama qui se déroulait à ses yeux.

La comtesse avait également gardé, au début de la route, une attitude pensive et recueillie, mais par d'autres motifs que ceux qui attristaient sa fille. Après treize années d'une retraite presque absolue, elle allait rentrer dans ce monde où elle n'avait fait que passer dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Quel accueil lui réservait-on? De ses relations d'autrefois, lesquelles retrouverait-elle encore, lesquelles auraient disparu ou auraient résisté à l'action dissolvante de l'absence? Le monde, elle l'avait peu regretté quand il avait fallu sui-

vre son mari; elle l'avait oublié pendant qu'elle s'occupait de l'éducation de sa fille; maintenant elle y songeait avec un sentiment mêlé de désir et d'effroi, elle y pensait surtout pour Antoinette qui allait se trouver si étranger dans cette région inconnue. Heureusement, les remarques, les questions de la jeune fille l'arrachèrent bientôt à sa rêverie, et le voyage se termina sans incident notable.

Les voyageuses trouvèrent l'accueil le plus empressé chez madame de Lucenay, qui avait fait disposer pour elles un appartement dans son hôtel.

Compatriote et compagne d'enfance de la princesse de Lamballe, madame de Lucenay dut au patronage de cette princesse, amie intime de Marie Antoinette, d'être admise dans la société particulière de la reine, dont elle sut gagner les bonnes grâces. Veuve de bonne heure, elle était en possession d'une fortune considérable, ce qui ajoutait à l'éclat de sa position et augmentait d'autant son crédit à la cour qu'elle n'en avait pas personnellement besoin; elle cumulait ainsi les avantages de l'indépendance et les bénéfices de la faveur. C'était, au reste, une fort bonne personne, dévouée à ceux qu'elle aimait, et n'ayant d'autre ambition que d'assurer le bonheur de son fils unique, le marquis Henri de Lucenay, alors âgé de vingt-cinq ans et déjà officier dans les gardes-du-corps du roi.

Grâce donc à cette excellente position de la marquise, les dames de Montpezat virent s'ouvrir pour elles les salons les plus recherchés; elles obtinrent même l'honneur d'une présentation à la cour. Charmée de la grâce ingénue d'Antoinette, la reine se sentit entraînée vers la jeune fille par un attrait irrésistible qu'elle attribuait en riant à ce nom d'Antoinette qu'elles portaient l'une et l'autre. Cette haute faveur acheva le triomphe de Mme de Montpezat. Le séjour de Versailles devint donc pour la comtesse et pour sa fille un perpétuel enchaînement de fêtes et de plaisirs.

Cependant le terme fixé par elles pour leur retour en Normandais était déjà dépassé. Mme de Montpezat, cédant à l'entraînement du monde et aux sollicitudes de la marquise, avait plusieurs fois différé son départ. Elle résolut enfin de ne point l'ajourner davantage et fit part de sa détermination à Mme de Lucenay.

— Qui vous presse? objecta aussitôt la marquise; personne ne vous attend à Montpezat.

— Il est vrai, répondit la comtesse, personne ne vous attend; mais permettez-moi de vous le dire sans blesser votre excellente amitié, nous ne pouvons demeurer plus long-temps chez vous sans abuser de votre hospitalité, et, vous le savez, ma fortune et celle d'Antoinette ne nous permettraient pas de continuer ici l'heureuse existence que vous nous y avez procurée. Il nous faut donc regagner notre manoir; c'est un devoir de délicatesse et, ajouta-t-elle en souriant, d'économie.

— Vos raisons, chère comtesse, ne manquent pas d'une certaine valeur. Mais peut-être y a-t-il un moyen d'apaiser vos scrupules de délicatesse et d'écarter ce vilain motif d'économie.

— Lequel?

— Il faut marier votre fille.

— Antoinette n'est pas un assez beau parti

pour Versailles; elle ne peut apporter une fortune suffisante à un mari.

— N'est-ce que cela? La fille du comte de Montpezat porte un nom qui peut se passer de richesse; et d'ailleurs, on peut trouver un mari qui ait une fortune toute faite.

— Par le temps où nous vivons, je doute que vos espérances puissent se réaliser.

— Aussi ne vous ai-je pas parlé d'espérer. Et tenez, chère comtesse, pour ne pas jouer plus longtemps à la diplomatie, je vous dirai tout de suite que je suis chargée de vous demander la main d'Antoinette pour le marquis Henri de Lucenay.

— Votre fils!

— Lui-même. Depuis notre visite à Montpezat, il ne pense qu'à Antoinette. Il est au moins pour moitié dans l'insistance que j'ai mise à vous rappeler la promesse que vous nous fîtes alors de venir à Versailles. Depuis votre arrivée, il ne cesse de me tourmenter pour que je mette ses vœux et son amour aux pieds de la belle Antoinette. Eh bien! le parti qui se présente vous semble-t-il acceptable?

— Vous êtes ma meilleure amie, s'écria la comtesse en se jetant dans les bras de Mme de Lucenay, et je n'ai rien à vous refuser.

Le jour même, Mme de Montpezat fit part à sa fille des propositions qu'elle avait reçues le matin. Antoinette avoua naïvement que les assiduités du marquis ne lui avaient ni échappé ni déplié, et qu'elle n'avait aucune objection à faire contre l'alliance en question, si toutefois sa mère l'avait pour agréable.

Le mariage fut célébré peu de temps après. La reine avait signé au contrat; elle voulut aussi qu'Antoinette acceptât d'elle une riche toilette de mariée, et, pour tenir lieu de la dot qui manquait à la jeune fille, elle lui remit le brevet qui élevait Henri de Lucenay à un grade supérieur.

Quelques jours avant le mariage, Antoinette, se souvenant des dernières paroles que lui avait dites André, demanda au marquis que ce fidèle serviteur fut appelé auprès d'elle et fit partie de sa maison dans un emploi de confiance. Henri, tout au désir de plaire à sa fiancée, et n'ayant d'ailleurs aucun motif de se désier d'un homme qu'il ne connaissait point, s'empressa de consentir au vœu d'Antoinette, et André fut mandé à Versailles.

Tandis que dans la ville royale Antoinette obtenait les suffrages de la société la plus élégante encore de l'Europe et devenait marquise de Lucenay, à Montpezat André comptait lentement les jours écoulés depuis le départ de la comtesse et voyait avec effroi que l'époque fixée pour le retour était bien loin encore. Cependant, comme le temps poursuit imperturbablement sa marche, quelque industrie que nous mettions à nous persuader qu'il se fait un cruel plaisir de courir quand nous sommes heureux et de s'attarder quand nous souffrons, les jours passèrent, puis la semaine, puis les mois. Vint l'époque tant désirée, tant attendue, et elle ne ramena point les voyageuses. Depuis qu'elles étaient parties, André n'avait pas été un seul jour sans se dire qu'elles ne reviendraient jamais, que Montpezat avait pour toujours perdu son ange protecteur. Quand il vit ses prévisions si cruellement réalisées, il ne put se défendre d'un violent désespoir; il attribua cette prolongation d'absence aux causes